

Feuilleton du Pays du dimanche : la demeure ensorcelée

Autor(en): **Demesse, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 119

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Comment on est hospitalier

Est-ce là un article à écrire ? dira-t-on. Mais chacun est hospitalier et la Suisse est renommée pour savoir l'être. Et cependant quand on aura parcouru ces lignes, plus d'un se diront sans doute qu'ils ont appris quelque chose. Et puis il se présente tant d'occasions où l'on est dans la nécessité de recevoir ses amis, telle qu'une fête, une cérémonie quelconque, une réunion familiale. On peut donc dire que le sujet est toujours d'actualité et qu'il est toujours à propos de rappeler les coutumes en usage sur la façon de donner et de recevoir l'hospitalité.

Il n'y a pas que les riches à qui il soit permis de s'offrir cette satisfaction. Elle est à la portée de tous : il n'y a que la façon qui diffère.

L'hospitalité s'offre surtout à la campagne, car, dans les grandes villes, les logements sont généralement si petits, les occupations si multipliées et d'ailleurs les hôtels si nombreux et si commodes que l'on ne reçoit chez soi que ses très proches parents.

Mais, à la campagne, les conditions sont tout autres. Si l'on n'entasse pas comme dans les châteaux de longues files d'invités qui viennent par fournées, les uns pour huit ou quinze jours, les autres pour un mois, on ne dépasse guère ce terme en dehors des relations de famille, on réunit quelques intimes dont on jouit d'autant plus que l'on a moins à se partager, car l'hôte se doit à ses invités, et, en les tirant de leurs occupations habituelles, il prend sur lui la charge de leur faire passer des journées de repos et de plaisir, de vraies vacances. Pour cela, il ne comptera pas trop sur les beau-

tés du site et sur les charmes de la campagne.

Il y a des personnes qui, habituées à la vie des villes, ne voient dans la campagne que de la boue, des moucherons et des araignées.

On donne aux « citadins » tout le confort possible, de belles chambres bien meublées, propres, s'il on luxueuses, et l'on s'excusera sur la nécessité où l'on est de les priver des commodités auxquelles ils sont accoutumés.

Indépendamment de la propreté minutieuse des *water closets*, qu'on excuse ce détail, il faut aussi tout spécialement soigner le cabinet de toilette ou la simple table de toilette placée dans la chambre à coucher : une large cuvette et beaucoup d'eau, de l'eau encore dans un broc, un seau hygiénique, du savon, de l'eau de Cologne, un verre et une carafe, plusieurs serviettes. Il ne faut pas vous en souvenir à dire à vos invités :

— Le pays est délicieux, les hôtes charmants, mais il n'y a pas d'eau. J'en recevais tous les jours quelques verres pour ma toilette, juste ce qu'il en faut pour se laver le bont des doigts.

On veillera à ce que la glace soit placée dans un bon jour. Si l'on pouvait en disposer une seconde en face, de manière à ce qu'on se voie de tous les côtés, ce serait la perfection.

L'appartement ou la chambre doivent être soigneusement nettoyés et ornés. Nulle trace de poussière dans les coins les plus dissimulés et sous les meubles ; tous les objets d'une propreté irréprochable et en bon état ; les armoires vides et les tiroirs glissant facilement ; le lit, la literie, les cou-

retroussée, saluait une sémillante Espagnole aux yeux étincelants, aux lèvres rouges comme une fleur de grenade ; un Arabe, enveloppé d'un long burnous blané était appuyé au dos d'un fauteuil où jouait coquettement de l'éventail une jolie fille grecque, à la veste rouge soutachée d'or.

Plus loin, une brune Italienne au vêtement multicolore regardait dévotement les pages d'un missel merveilleusement illustré, tandis que tout près d'elle, un guerrier indien, au chef orné de plumes brillantes, marchait bras dessus bras dessous avec un Ecossais aux jambes nues, et dont le coquet vêtement de velours noir dessinait une taille pleine d'élégance.

Van Felst vit encore : des Portugaises au teint basané ; des Russes couvertes de velours enrichi de fourrures ; des Anglaises frêles et souples comme des roseaux ; toutes dans leur costume national.

vertures en nombre plus que suffisant — il est toujours facile d'écartier celle qui gênerait ; — une table de nuit avec le bougeoir ; des flambeaux garnis de bougies sur la cheminée ; un feu préparé et du bois dans un panier ; sur une table, tout ce qu'il faut pour écrire : papier, enveloppes, encre, timbres-poste, plumes neuves, buvard, crayons, coupe-papier, quelques livres dans le goût de la personne que l'on attend, des journaux du pays, des revues, des illustrations ; enfin, sur un meuble, un plateau avec une carafe d'eau fraîche, un verre, un sucrier plein, un flacon d'eau-de-vie et de fleurs d'oranger, une boîte de biscuits. L'estomac peut réclamer — en dehors des heures de la table — et il est délicat de prévenir les besoins de ses amis en leur préparant un léger « encas ».

A l'heure de l'arrivée, le maître et la maîtresse de maison sont prêts à recevoir à sa tenture. Après les premiers compliments, ils le conduisent à sa chambre où, après lui avoir indiqué tous les objets à son usage, ils le laissent pour qu'il puisse mettre ordre à sa toilette et changer de costume.

Si l'heure du repas est encore assez éloignée, on fait porter chez lui du bouillon, du thé, du chocolat, etc. C'est le moment de s'enquérir de ses habitudes, de savoir s'il est soumis à un régime, quelles sont ses préférences pour le petit déjeuner.....

On lui donne rendez-vous au salon où l'on passera le reprendre.

Dès qu'il sera sorti de chez lui, un domestique viendra mettre de l'ordre, prendre le linge sale, vider les eaux de toilette, etc.

Après avoir ainsi préparé un bon accueil à son hôte, il faut songer à lui rendre le

Puis des Persans au bonnet d'Astrakan, des Turcs coiffés de turbans d'une richesse inouïe, venus de Kachmyr ; des Espagnols avec leurs castagnettes et leurs tambourins aux clochettes de bronze ; des Frisonnes avec leur casque d'or poli, et des Allemandes aux yeux bleus, aux blonds cheveux semés gracieusement de la fleur préférée des Gretchen : le *vergiss mein nicht*.

Le négociant s'avança, le chapeau à la main, saluant très bas, et se demandant si ces nobles étrangers n'allaient pas le faire jeter dehors, juste châtiment de son outrecuidance et de son indiscretion.

Bientôt il s'arrêta.

Un Turc s'avançait en lui tendant la main.

Van Felst, émerveillé de cette politesse, crut de son devoir d'y répondre. A son tour, il tendit la main ; mais il frissonna. La main

Feuilleton du *Pays du dimanche* 6

LA DEMEURE ENSORCELÉE

CONTE

par Henri Demesse

Le bonhomme était absolument ébloui.

C'est qu'au milieu de ces richesses excessives, au milieu de ces sublimes de l'art, il aperçut dans la salle une foule de personnes vêtues des costumes divers de toutes les contrées de la terre :

Un mandarin cuivré, vêtu d'une longue robe de soie bleu de ciel, brodée d'argent, semblait causer amicalement avec une danseuse mauresque sur le front de laquelle s'entrechoquaient des sequins d'or ; un mousquetaire, à la moustache galamment

séjour agréable : les repas seront à heures fixes et les menus faits en vue de lui plaire ; les distractions de toutes sortes lui seront proposées : d'abord, le « tour du propriétaire », si calomnié et pourtant si agréable avec un propriétaire discret pour guide ; des promenades dans les environs ; la pêche, la chasse, les jeux en plein air, les bains dans un clair ruisseau.

On s'inspirera toujours des goûts de son hôte et on lui laissera toute la liberté qu'il peut souhaiter. S'il aime la lecture, la promenade solitaire, on ne s'imposera pas et chacun y trouvera son profit.

Quand le temps sera pluvieux et pendant les soirées, on organisera des parties de cartes, de dames, de bridge, d'échecs, et l'on jouera des charades, la comédie de salon, on fera de la musique, on travaillera pour les pauvres, et les heures s'écouleront d'une façon charmante.

Un ordre si parfait aura été mis à toute chose que jamais l'invité ne sera témoin d'un accroc dans le service, d'un désaccord dans le ménage. Si quelque cas de mécontentement vient à se produire, la politesse oblige qu'on dissimule jusqu'à ce que l'affaire puisse être réglée avec les seuls intéressés.

Au moment du départ de leur invité, les hôtes n'oublieront pas, si le voyage est long, de le pourvoir de quelques provisions de route.

Des maîtresses de maison poussent même la délicatesse jusqu'à faire préparer un panier de voyage très bien garni, qui porte au-delà du seuil hospitalier le doux témoignage de l'amitié.

* * *

Disons un mot maintenant des obligations. Son premier devoir est la discrétion. Il s'appliquera à donner le moins d'embarras possible ; il usera de tout, mais n'abusera de rien, se servant lui-même et cherchant à seconder les maîtres de la maison pour leur rendre la tâche plus légère et plus agréable. Il ne perdra aucune occasion de louer les agréments du logis et en excusera adroitement les inconvénients, bien loin de se plaindre lui-même de ce qu'il aurait à souffrir ; ce serait là d'un fort mauvais goût et quelquefois cruel.

Survient il dans la famille quelque trouble, il sera sans yeux et sans oreilles. Il n'y a que les mauvais cœurs qui abusent de l'hospitalité pour dénigrer ceux qui la leur ont généreusement octroyée.

Il ne prolongera pas son séjour au-delà du temps où il cesserait de plaire ; il vaut

du Turc était froide et dure comme le marbre.

Il n'était pas dégagé encore de l'étreinte du fils de Mahomet, que des sons mélodieux se firent entendre, comme si quelque chef d'orchestre invisible n'avait attendu que ce signal pour préluder...

Le Hollandais était littéralement enchanté.

Jamais musique plus admirable n'avait retenti à ses oreilles.

Soudain, un mouvement se produisit dans l'assistance. Chacun se leva. Les couples s'unirent, s'enlacèrent.

L'orchestre commença un gothique menuet.

Une jolie Anglaise vint près de Van Felst et, sans lui dire un mot, lui fit comprendre qu'elle lui demandait d'être son cavalier.

Le bonhomme n'hésita pas. Il prit dans

mieux se faire regretter qu'être importun.

La reconnaissance est un devoir si naturel qu'il est à peine besoin de le rappeler. L'expression en est toujours agréable à entendre et paye souvent de bien des peines. L'invité ne l'oublia pas ; il saisira toutes les occasions de témoigner de sa gratitude, et dans les huit jours, il écrira une lettre toute pleine de chaleureux remerciements.

Le vieux violon

I

M. Lebonnard, premier violon aux concerts du Conservatoire, s'en allait ce matin-là prendre chez sa fille Alice, mariée à un expéditionnaire du ministère de l'Instruction publique, M. Deroy, des nouvelles de sa petite-fille Paulette.

L'enfant, une mignonne créature de six ans, aux doux yeux couleur de bleu, était alitée depuis deux mois et déperissait à vue d'œil ; l'anémie, ce bourreau des petites Parisiennes, jetait sur le front de Paulette une ombre inquiétante, presque tragique.

Quand M. Lebonnard eut gravi le cinquième étage de l'appartement du boulevard Arago, où habitait sa fille, il s'arrêta pour reprendre haleine avant de sonner, il fut douloureusement impressionné en percevant la voix brève du docteur.

Il écouta :

— Vous savez, Madame, ce que je vous ai dit l'autre jour... Cette enfant a besoin de grand air, de soleil. Elle s'étiole sous le climat incertain de la capitale. Il faudrait pouvoir l'envoyer là-bas, dans le Midi, à Nice... Après deux mois passés au bord de la mer, votre Paulette vous reviendrait vous en prie, faites votre possible pour envoyer la petite là bas ! Cela vaudra mieux, voyez-vous, que toutes mes ordonnances. Sinon...

Ici, quelques mots mystérieux, brefs, hachés, que le père Lebonnard ne put entendre nettement, mais qui, pourtant, le frappèrent en plein estomac, lui causant une sensation angoissante, atroce.

Le médecin sortit.

Le père Lebonnard entra aussitôt.

— Eh bien ! dit-il à sa fille, il paraît que cela ne va guère mieux. Je le trouve superbe, ton médecin ! Il parle d'aller à Nice comme s'il s'agissait d'aller de Bercy au Point-du-Jour ! Tous les mêmes, les médecins ! En vérité, ils ne devraient jamais soigner que des princes russes ou des ténors italiens ! Sur ce, je vais embrasser Paulette

la sienne la main gantée de la belle incon nue, et il entra dans la danse avec elle, au moment où, par toutes les issues, une nuée de jeunes filles pénétraient dans la salle et répandaient sur les danseurs une pluie odorante de feuilles de roses aux mille couleurs mêlées à des fleurs d'héliotrope et d'oranger.

Déjà, depuis un instant, les danseurs se saluaient, changeaient de pose et se souriaient.

Soudain, un formidable coup de tamtam retentit sous la voûte de la grande salle....

Alors van Felst vit se lever lentement une tapisserie au fond de la salle. Il abandonna la main de sa danseuse et se tint coi, regardant une scène étrange.

Dans une petite salle attenante à la grande, et mille fois plus somptueuse encore, plus éclairée, plus remplie de chefs-d'œuvre, il

et je te rejoins ; j'ai quelque chose de curieux à te communiquer.

II

M. Lebonnard était maintenant assis dans le salon, près de M^{me} Deroy, et causait avec animation.

— Figure-toi, Alice, que j'ai eu l'autre jour la visite d'une sorte d'original, d'un grand Anglais à favoris roux, qui venait me proposer de m'acheter. Je te le donne en cent... je te le donne en mille... mon violon, un Stradivarius ! Il en offrait dix mille francs ! Un joli denier, comme tu vois. Je l'ai congruement éconduit en lui disant ceci : « Vous pourriez, Monsieur, remplir cette chambre de guinées et de demi-couronnes à l'effigie de sa Gracieuse Majesté Victoria, que je ne vous donnerais pas mon violon, un pur bijou, sorti tout vibrant des mains du divin ouvrier Antonio Stradivarius et fabriqué par lui à Crémone en 1702 ! »

— Je vois la scène d'ici, dit M^{me} Deroy avec un sourire mélancolique. Le pauvre Anglais tombait bien mal avec un fanatique tel que toi ! Je sais qu'on t'offrirait les mines de Golconde que tu garderais encore ton violon !

— Assurément, ma fille assurément ! Ecoute donc ! j'ai eu en mains bien des violons estimables ; j'ai expérimenté des violons allemands de B. rnard de Römberg, des violons italiens d'Amati, aux sons suaves, excellents pour accompagner la voix, la harpe, le piano ; des violons dus au talent de Steinen, ce patriarce qui vécut cent années dans un petit bourg du Tyrol, près d'Innsbruck ; j'ai tout essayé, jusqu'àux violons français vernis à l'huile, de Boquay et de Pierray ; eh bien ! aucun de ces vieux instruments n'égale mon vieux Stradivarius de 1702 ! Mais je m'aperçois que je bavarde comme une pie

à 9 heures. Je flo. Bien des choses à ton mari, et surtout, soigne bien ta Paulette. Ah ! à propos, je m'invite à déjeuner dimanche matin ; j'apporterai une langouste. Au revoir ; je me salue !

Et joignant l'action à la parole, le père Lebonnard, lesté malgré ses soixante-cinq ans, se mit en devoir de dégringoler quatre à quatre, de peur de manquer sa répétition.

III

M^{me} Deroy songeait.

Elle songeait que ce n'était pas avec les trois mille francs d'appointements de son mari et les quelques économies du ménage qu'elle pourrait envoyer Paulette à Nice.

Et, fermant les yeux, la pauvre femme essayait de se représenter cette vision radieuse du midi de la France, qu'elle ne connaissait que par les descriptions ensoleillées des poètes ; il lui semblait voir la

aperçut, à demi-couchée sur un divan, une femme d'une idéale beauté.

Elle était magnifiquement vêtue d'un costume de satin noir à longue traîne. Elle avait les épaules et les bras nus. Elle ne portait d'autres bijoux qu'un collier de diamants.

Elle demeurait immobile accoudée sur un coussin.

Elle semblait absolument indifférente à tout ce qui se faisait autour d'elle.

A ses pieds, un genou en terre, se tenait Jacob Mayermann. Le vieux juif était, devant elle, en extase.

Il la contemplait. Il eût été muet, gardant la même attitude et paraissant attendre qu'elle lui parlât.

Et cela constituait un spectacle éminemment bizarre.

(A suivre.)